

André RAUCH, *Luxure. Une histoire entre péché et jouissance*

Paris, A. Colin, 2016, 256 pages

Roland Huesca



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11341>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11341](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11341)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 530-531

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Roland Huesca, « André RAUCH, *Luxure. Une histoire entre péché et jouissance* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11341> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11341>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



L'exposé des cas qui composent *Le Gouvernement des technosciences* donne lieu à de longs développements historiques et fait référence à des organisations et des dispositifs internationaux qui peuvent ne pas être connus de tous. En définitive, cette avalanche de dates, détails et autres acronymes pourra décourager un certain nombre de lecteurs en quête d'informations générales sur la conceptualisation des technosciences et de leur gouvernement. Toutefois, au-delà de ces remarques, il faut retenir qu'à travers ses analyses denses et documentées, l'ouvrage couvre près de cinquante ans d'histoire politique, économique et géopolitique dans le domaine des technosciences. Il révèle avec finesse l'autorité que peuvent avoir les pratiques fondées sur l'engagement, la transparence ou encore la participation des populations. À ce titre, le pouvoir, la gouvernementalité et le néolibéralisme semblent bénéficier d'une théorisation plus avancée que la notion de technosciences. Il appartient donc à chacun de tirer les conséquences de ce vaste panorama pour étudier le champ des relations entre science, technique et société.

Vincent Carlino

Creem, université de Lorraine, F-57000
vincent.carlino@univ-lorraine.fr

André RAUCH, *Luxure. Une histoire entre péché et jouissance*
Paris, A. Colin, 2016, 256 pages

Après avoir publié une histoire de la paresse très documentée (*Paresse. Histoire d'un péché capital*, Paris, A. Colin, 2013), André Rauch poursuit sa quête en traquant à présent un autre « péché capital » : la luxure. Du Moyen Âge à nos jours, son analyse piste et interprète les glissements sémantiques, les usages, les pratiques et les représentations d'une notion, qui loin d'être un en-soi, reste prise dans des dispositifs historiques et sociaux qui l'organisent et lui donnent sens.

Entre péché et jouissance, le sous-titre déjà annonce le mouvement d'une pensée puisant aux sources d'une histoire riche de ses archives, mais rôdant aussi avec bonheur dans les contrées de l'art ou encore de la littérature. Page après page, une histoire des corps, du désir, de la « fornication », des tabous, des permissivités, des normes et de leurs transgressions, ou encore de la jouissance et de l'intime prennent vie sous nos yeux. Entre ressemblance et dissemblance, André Rauch étire sa démonstration en posant sur cette longue durée une pluralité de regards dissociants. Dans la lignée d'une approche culturelle de l'histoire, il semble faire sien le mot d'Héraclite : « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve ». Pur/impur, peur/

ravissement, raison/sensation, péché/jouissance, vice/vérité, etc., s'enlacent pour donner corps à un récit où s'entrelacent les corps, leurs émois, leurs délices, mais aussi la peur de l'interdit, les joies de la transgression. D'une plume alerte, l'ouvrage montre avec brio combien le corps, ses usages et ses représentations, reste une formidable réserve de sens qui incarne à merveille le fini-illimité de l'homme. À même la chair, cette histoire fait émerger les traces d'une humanité à la fois forte et fragile, vulnérable et puissante qui sans cesse invente et s'invente. Qu'on en juge !

Tout commence à l'orée du Moyen Âge, lorsque, née d'une discordance entre le pur et l'impur, la luxure corrompt la chair, transgresse la morale et les saints sacrements. Dans cet univers, les moines, leurs pratiques et leur éthique deviennent les modèles d'un idéal sanctionnant chaque écart de conduite. Exit les ardeurs cantonnées aux « zones inférieures du corps », terminés les « élancements du bas-ventre agitant la chair dans ses parties les plus secrètes ». Un surmoi social veille, il s'appelle religion. Devenue suspecte, la jouissance reste synonyme d'égarement et de péché capital. Objet de toutes les tempérances, le corps docile et vertueux devient la bible du bon chrétien. Et surtout, gare aux « tentations » du Malin, car « le démon de la luxure attaque les zones charnelles » (p. 10). Sous le regard attentif des Pères de l'Église, mesure et modération restent l'Alpha et l'Omega d'une société vantant les attraits de la continence et promettant l'enfer à tous les concupiscent. Mais là où croit l'interdit, croît aussi les raffinements et les plaisirs de la transgression. Les ardeurs de la chair s'enivrent alors d'un parfum de liberté. Entre transgression et interdit, le sensible prend place au cœur de la morale et du politique.

Avec la montée en puissance de l'individu comme être de choix (libre ?), la Renaissance va renouveler ces usages. Le verre à la main, les poètes chantent la gloire d'un mode d'existence où amour et sensualité unissent les amants au creux d'un même lit. La luxure quitte les contrées du péché. Si jusque-là, il fallait préserver la chasteté du corps et obéir à la raison pour résister à la tentation, il convient à présent d'idéaliser les passions et les sentiments. Le mot d'ordre ? Faire du plaisir une leçon de vie et accueillir pleinement chaque instant qu'offre la jouissance du présent. Mieux ! Par les voies de la chair, naît le désir d'accéder à des splendeurs inconnues. La ville sainte n'est pas épargnée par ce changement de mentalité. En des pages lumineuses, André Rauch décrit les attraits de la lubricité au palais pontifical. Foisonnantes et variées, les sources abondent. Lors de certaines fêtes, après avoir fait bombance, on se délecte à la vue de courtisanes

dansant d'abord habillées et ensuite nues. Hier, jouet du diable, la femme devient messagère divine. Après les littérateurs, les peintres. Le Titien, Véronèse, ou encore Léonard de Vinci, etc. sont mis à contribution. Brossant les nouveaux usages de la sexualité, ces artistes dépeignent une époque où effroi et érotisme jouent de conserve et où parfois, la force animale sert de guide... Mais ne nous y trompons pas. En arrière-plan, dans les contrées du non-dit, la luxure reste aux aguets. Les « métamorphoses des dieux, l'éventuelle irruption du mari ou de l'épouse » c'est-à-dire l'intégration affective des interdits, révèlent la prégnance d'un soubassement moral. Les dictionnaires multiplient les exemples de positions sexuelles moralement répréhensibles conduisant au vice, à l'excès, bref, à la perte. Toujours implicite la luxure donne valeur et sens à ces aventures où transgression, et plaisir de la désobéissance attisent les feux du désir.

Avec les libertins, de nouvelles représentations de luxure gagnent le devant de la scène, des façons inédites de la vivre aussi. Au panthéon de ces êtres qui d'après le dictionnaire de l'Académie « sont déréglés dans leurs mœurs et leurs conduites » (p. 111), ou encore « qui aiment les plaisirs sensuels » (*ibid.*) Dom Juan et Casanova bien sûr. Capricieux et volage le premier soumet les femmes à ses désirs. À la recherche de nouveaux défis et aimant jouir de ses victoires, il viole les interdits et *blasphème*. Séducteur, il est ce profanateur qui offense Dieu. Effronté, insouciant et joyeux, Casanova, lui ne tire pas forcément gloire de ses conquêtes. Son libertinage tient plus de l'impertinence que de la suffisance. Il est celui qui aime jouir des autres et de la vie, sans défi. Dans ce rapport d'identité et de différences, une chose cependant les unit : leurs sensations sont, avant tout, sensation d'être soi, plongée au cœur de la chair et de l'intime. Culbutant les représentations religieuses du monde, leur quête « l'emporte sur le défi à l'égard de Dieu ou de la morale » (p. 130). Ici, au creux des couches, la luxure n'est plus un péché, une tentation, ou une faiblesse, elle incarne tout au plus « un manque ou un abus de citoyenneté » (p. 135). Elle était vice, la voilà délit. Et encore, dans certains espaces seulement. Le regard divin n'est plus omniprésent, la modernité renouvelle l'ordre du visible. La rupture survient lorsque Montesquieu fait de l'espace privé, un lieu de libre arbitre total entre amants consentants. L'indépendance, le désir d'autonomie de chacun révèlent la lente montée en puissance du sujet comme être de choix et de liberté. Dans le confort suave de l'intime, la psychologie et l'éthique l'emportent alors sur la morale et les diktats religieux.

Au XIX^e siècle, le positivisme aidant, « les médecins se portent au chevet de la libido » (p. 161). Devenu objet d'étude, l'onanisme affole. En un tournemain, le destin du sexe devient politique ; il s'agit de préserver les sources d'énergie vitale. Pas de gaspillage, l'abstinence est de mise. Et si l'on se frôle, si l'on se touche, la norme monte à l'assaut. Afin d'écartier les dangers de la sexualité, situations, lieux, positions du corps seront bien vite normalisées. Engendrant des « considérations physiologiques et médicales », ces usages et pratiques rationalisent le normal et le pathologique. Voici venu le temps des « perversions ». Non content de tenter de canaliser les « gaillardises », la dénonciation de l'excès et des déviances fait entrer la sexualité dans le domaine de la psychiatrie, jusqu'à ce que Sigmund Freud, posant un regard neuf sur les arcanes de la sexualité en déplace les enjeux. Accordant toute leur place aux forces vives des pulsions, avec la psychanalyse « la luxure rejoint les mouvements de la nature » (p. 188).

Sur le terrain de la norme et du normatif, la période contemporaine n'est pas en reste. Elle voit naître à bien des égards une relative déconstruction de ces pouvoirs et de ces savoirs, de ces usages et de ces évidences. Du côté des femmes, émerge alors une lente et progressive revendication au plaisir même si, du côté de la pornographie, on porte toujours à l'écran des femmes soumises. Réduites le plus souvent à des orifices à fouiller, remplir ou explorer, elles semblent trouver exclusivement l'extase dans l'enclos même de cette soumission. Au bout des regards renaissent alors les paradoxes et les ambivalences d'un désir de chair que la civilisation ne sait totalement ni canaliser, ni maîtriser.

Roland Huesca

2L2S, université de Lorraine, F-57000
huesca.roland@gmail.com

Boaventura de SOUSA SANTOS, *Épistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémiques sur la science*
Paris, Desclée de Brouwer, coll. Solidarité et société, 2016, 437 pages

Cet ouvrage important repose sur une thèse centrale forte : « La justice mondiale n'est pas possible sans justice cognitive mondiale » (p. 340). Pour le démontrer, *Épistémologies du Sud* est structuré en deux parties de trois chapitres. La première est consacrée à une critique de la modernité occidentale, la deuxième propose une « critique des épistémologies dominantes du Nord et propose des épistémologies du Sud » (p. 69). Ces deux parties sont encadrées, outre l'introduction générale et la conclusion, par une